

ROBERT THOROGOOD

MEURTRE AVEC (PRÉ)MÉDITATION



**MEURTRES
AU PARADIS**
5 MILLIONS
DE TÉLÉSPECTATEURS

Meurtre
avec (pré)méditation

Du même auteur

FALAISE FATALE

ROBERT
THOROGOOD

MEURTRE
AVEC (PRÉ)MÉDITATION

*Traduit de l'anglais
par Claire Sarradel*



Titre original

A MEDITATION ON MURDER

Éditeur original

Harlequin Mira, an imprint of HarperCollinsPublishers

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2021

Prologue

Aslan Kennedy n'avait pas besoin de réveil. Il s'était rendu compte qu'il se levait naturellement tous les matins à l'heure où les rayons du soleil pointaient à l'horizon.

En fait, il se levait ainsi depuis qu'il avait décidé quelques années plus tôt qu'il avait perdu la foi. Il ne croyait plus aux réveille-matin. Tout comme il ne croyait plus en l'argent, Internet, ou n'importe quel type de sachet de thé à usage unique. Pour Aslan – propriétaire d'hôtel, professeur de yoga et gourou autoproclamé –, les montres, avec leur division arbitraire du temps en secondes, minutes et heures, étaient de puissants symboles d'esclavage. Des menottes aux poignets d'une humanité qui idolâtrait un faux dieu nommé « progrès ».

Bien entendu, il était devenu compliqué de prendre rendez-vous avec lui. Mais ce n'était pas son problème. Il ne le voyait pas comme ça.

Ce matin-là, Aslan resta tranquillement allongé sur son lit (en acajou, Belle Époque) jusqu'à ce qu'il sente ses chakras alignés. Puis, il se leva et avança sur le parquet en teck (importé de Thaïlande) jusqu'au miroir en pied (cadre doré à l'or fin, époque Régence) où il inspecta son reflet. L'homme face à lui avait l'air bien plus âgé que ses cinquante-six ans. Si seulement il pouvait blâmer ses longs cheveux blancs, sa barbe de la même teinte et sa tunique tout aussi immaculée qui lui donnaient un look mi-Jésus, mi-Gandalf. Mais Aslan était le premier à le reconnaître : qu'il soit encore en vie relevait déjà du miracle. Et selon lui, il n'était parvenu à changer

le cours de son existence que grâce à sa merveilleuse épouse, Rianka.

Aslan se retourna pour la regarder dormir, entortillée dans les draps de coton de leur lit. Elle semblait tellement paisible, se dit-il. Comme un ange, dans toute sa beauté. Et il se répéta pour la millième fois depuis ces quinze dernières années que c'était à elle qu'il devait tout ce que sa vie comptait de bon. Ni plus ni moins. Et jamais une telle dette ne pourrait être remboursée.

Une fois habillé, il descendit l'escalier de La Retraite, en prenant soin de ne pas renverser avec sa tunique blanche l'une des statuette ethniques ou l'un des objets sacrés savamment disposés sur des guéridons ou accrochés aux murs. Arrivé en bas, il se dirigea vers la cuisine ultramoderne de l'hôtel et il découvrit avec plaisir que quelqu'un lui avait préparé un plateau sur lequel étaient disposées une théière ornée de motifs végétaux et des tasses en porcelaine assorties.

Il alluma la bouilloire et regarda par la fenêtre. Une pelouse soigneusement entretenue s'étendait le long d'une allée bordée de palmiers qui menait droit à la plage privée de l'hôtel où la mer des Caraïbes faisait danser ses éclats émeraude sur le sable blanc. Aslan sourit en remarquant que ses clients inscrits au programme « Guérison au Soleil Levant » étaient déjà sur la plage, à s'étirer et prendre l'air après leur baignade matinale.

Il n'avait plus une aussi bonne vue qu'avant et, en regardant plus attentivement les cinq personnes en maillet de bain, il se prit à froncer les sourcils. C'était ça, le groupe qui allait participer au rituel de Guérison au Soleil Levant avec lui ? Si tel était le cas, c'était que quelque chose avait vraiment mal tourné.

Son attention se reporta sur ce qu'il se passait autour de lui lorsque le clic de la bouilloire annonça que l'eau était chaude. Il la versa dans la théière et laissa l'odeur familière du thé vert l'apaiser. Après tout, il avait bien d'autres sujets de préoccupation dans sa vie que de

savoir qui participait ou non à ses séances thérapeutiques. Peut-être n'était-ce rien d'autre que son karma qui se réaligait.

Il ne pouvait pas non plus cacher son passé éternellement, si ?

Quand il sortit dans le jardin avec son plateau, Aslan avait décidé de faire comme si de rien n'était. Il guiderait les clients jusqu'à l'Espace Méditation. Comme d'habitude. Il fermerait la pièce. Comme d'habitude. Il partagerait une tasse de thé avec eux et commencerait le Rituel de Guérison. Comme d'habitude.

— Bonjour ! s'exclama-t-il pour attirer l'attention des cinq personnes sur la plage.

Ils se tournèrent tous vers lui pour le regarder. Certains d'entre eux le saluèrent même d'un petit geste de la main.

Oui, se dit-il en son for intérieur. Tout allait très bien se passer.

*
* *

Les cris n'éclatèrent qu'une demi-heure plus tard.

À cette heure-ci, la plupart des clients de l'hôtel terminaient leur petit-déjeuner sur la terrasse ou avaient déjà revêtu leur tunique de coton blanc pour se rendre à leur première séance de la journée. Quant à Rianka Kennedy, l'épouse d'Aslan, elle était assise sous l'auvent de l'hôtel, avec à ses pieds, un panier en osier contenant son matériel de couture. Elle reprisait l'une des chaussettes de son mari.

Les cris semblaient venir de l'une des salles de soin situées au milieu du plus grand jardin de La Retraite. Il s'agissait d'un pavillon de thé japonais, construit en bois et en papier. Aslan et Rianka l'avaient baptisé « Espace Méditation ».

Lorsqu'un deuxième cri vint faire écho au premier, Rianka se mit à courir dans sa direction. Le pavillon n'était situé qu'à une petite centaine de mètres et, lorsqu'elle arriva à mi-chemin, Dominic De Vere, l'homme à tout faire de La Retraite surgit d'un massif de bougainvilliers. Bronzé et musclé, il n'était, comme à son habitude, vêtu que d'un jean coupé aux genoux, de tongs et d'une ceinture à outils équipée de différents accessoires.

— C'est quoi, ce bruit ? demanda-t-il de façon quelque peu inutile lorsque Rianka passa en courant devant lui.

Quelques instants plus tard, il tourna sur ses talons et la suivit à petites foulées.

Rianka atteignit l'Espace Méditation et, comme il n'y avait pas de poignée à l'extérieur, essaya en vain de glisser ses doigts dans l'interstice entre la porte et son montant. Rien ne bougea. Tout était fermé de l'intérieur.

Entendant de nouveaux cris, elle s'exclama :

— Que se passe-t-il ?

Dominic finit par la rejoindre devant la porte dans un claquement de tongs et faute de comprendre la situation, lui demanda :

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Dominic, ouvre cette porte !

— Impossible. Il n'y a pas de poignée.

— Prends ton couteau ! Coupe le papier !

— Ah oui ! Bien sûr !

Dominic attrapa le cutter dans la poche de sa ceinture et sortit la lame. Il était sur le point de transpercer le papier du pavillon de thé lorsqu'ils la virent soudain tous les deux : une main ensanglantée se poser sur la paroi, à l'intérieur.

Puis, ils entendirent la voix d'un homme déformée par la peur :

— À l'aide !

Ensuite, une autre voix, celle d'une femme s'éleva :

— Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu !

Quelqu'un essayait de déverrouiller la porte. Quelques secondes plus tard, Ben Jenkins ouvrit le battant en le tirant vers lui. Il resta planté là, figé par l'horreur.

Ignorant Ben, Rianka entra dans l'Espace Méditation et aperçut Paul Sellars, allongé sur le dos sur un tapis de prière. Il avait du mal à reprendre conscience. Ann, son épouse, était agenouillée à ses côtés et lui secouait l'épaule. Rianka constata que leurs tuniques de coton blanc étaient tachées de sang. Quant à Saskia Filbee, elle se tenait debout dans un coin, les mains sur la bouche pour étouffer un autre cri. Sa manche était également maculée de sang.

Mais c'était la femme debout au milieu de la pièce qui retint l'attention de Rianka. Elle s'appelait Julia Higgins. La petite vingtaine, elle travaillait pour La Retraite depuis six mois et dans sa main gauche, elle tenait un couteau de cuisine ensanglanté.

Un homme était allongé aux pieds de Julia, immobile. Sa tunique autrefois blanche, sa barbe et ses cheveux jadis immaculés étaient maintenant imbibés de sang, et son dos était criblé de méchantes lacerations.

Aslan Kennedy – propriétaire d'hôtel, professeur de yoga et gourou autoproclamé – venait très clairement d'être violemment poignardé.

— Je l'ai tué, déclara Julia.

Et ce fut au tour de Rianka de se mettre à crier.

Chapitre premier

Quelques heures avant l'assassinat d'Aslan Kennedy, l'inspecteur-chef Richard Poole était lui aussi éveillé. Non pas parce qu'il s'était entraîné à se tourner délicatement vers le soleil comme une fleur tous les matins, mais plutôt parce qu'il crevait de chaud, qu'il était agacé et qu'une grenouille avait subitement décidé de le réveiller en se mettant à coasser sous sa fenêtre vers quatre heures du matin.

Mais bon, se dit Richard, ça n'avait rien de surprenant, car s'il n'était pas assailli par un concert de grenouilles au milieu de la nuit, il aurait à supporter des pluies torrentielles telle une armée de Gene Kelly dansant les claquettes sur son toit en tôle ; ou bien ce serait des dunes de sable entières qui traverseraient son parquet, poussées par le vent chaud des Caraïbes. En fait, pour Richard, en tout lieu et en tout temps, la vie sur l'île de Sainte-Marie était un enfer tropical.

Il devait bien l'admettre, il avait récolté des preuves tangibles de l'engouement de dizaines de milliers de personnes pour cette destination de vacances populaire. Mais qu'en savaient-ils, les gens ? Le soleil brillait ici à chaque seconde de chaque jour, sauf les dix minutes matin et soir où une tempête tropicale surgissait de nulle part et s'abattait en pluies à vous assommer un bœuf. Sans compter les trois mois de l'année où la saison chaude cédait enfin la place... à celle des ouragans. Saison qui, en vérité, était toute aussi chaude que la

saison dite chaude, mais qui était en plus synonyme d'ouragans par dizaines.

Et rien de tout cela ne faisait état du taux d'humidité constant que Richard proclamait souvent bien supérieur à cent pour cent. (Bien évidemment, il savait que c'était scientifiquement impossible, mais il savait aussi que la fois où sa mère lui avait fait parvenir un colis contenant des chips de la marque Walker, celles-ci s'étaient retrouvées toutes ramollies dans les minutes qui avaient suivi l'ouverture du paquet. Comme une exquise torture spécifiquement créée pour le punir. À l'intérieur de chaque paquet se trouvaient des chips absolument parfaites mais qui cessaient de l'être à l'instant précis où il ouvrait l'emballage pour tenter d'en manger une, laquelle perdait immédiatement toute consistance dans l'atmosphère suffocante des tropiques.)

Cette pensée, lancée sur les montagnes russes du désespoir, tournait en boucle dans l'esprit de Richard, allongé sur son lit, les yeux grand ouverts, à côté de son réveil, qui égrenait les secondes entre 04 h 18 et 04 h 19, sans doute la minute la plus horrible des soixante que comptait le cadran, songea-t-il.

Une goutte de sueur glissa de son cou jusque dans le col de son pyjama Marks & Spencer, et il se transforma en une incontrôlable machine à battre du pied, agitant frénétiquement les jambes pour repousser ses draps, jusqu'à les rejeter en boule jusqu'au sol.

Il se laissa retomber sur le vieux matelas et poussa un soupir exaspéré. Pourquoi sa vie était-elle si compliquée ?

Rien à faire, il ferait mieux de se lever.

Il alluma la lumière et se dirigea vers la minuscule kitchenette-salle d'eau qui, d'une manière improbable, avait été casée sous l'auvent de sa cabane par quelqu'un qui jugeait sans doute bien spacieuses les cabines de voiliers. Sans doute existait-il un moyen d'entasser encore plus d'équipements de cuisine et de nettoyage dans encore moins d'espace, non ?

Près de l'évier en inox coincé entre le frigo et la porte d'entrée, il découvrit qu'il n'était pas le seul à vouloir se désaltérer. Un lézard vert vif s'était déjà installé pour attraper les gouttes d'eau qui s'échappaient du robinet.

Le lézard s'appelait Harry. Ou du moins, Richard l'avait baptisé Harry lorsqu'il avait découvert que la bicoque qu'on lui avait assignée était déjà occupée par un locataire de la famille des reptiles. Et comme à chaque fois que Richard avait eu à partager son espace de vie, la collocation s'était révélée désastreuse dès le début.

Lorsque Harry se désintéressa de lui pour retourner à ses gouttes d'eau, à coups rapides de langue rose, Richard se dit – et ce n'était pas la première fois – qu'il devrait simplement se débarrasser de cette satanée bestiole.

Mais comment ? Telle était la question.

Quelques heures plus tard, il était installé à son bureau du poste de police d'Honoré. Il cherchait sur Internet des méthodes plus ou moins légales pour exterminer les nuisibles communs lorsque le sergent Camille Bordey surgit devant lui, l'œil pétillant.

— Alors dites-moi... Que voulez-vous manger pour le déjeuner ?

Camille était brillante et agile, l'une des femmes de l'île les plus attirantes par sa beauté naturelle, mais lorsque Richard sortit de sa rêverie et leva les yeux vers elle, irrité de se voir dérangé, il lui jeta un regard noir telle une chouette à qui l'on aurait annoncé une mauvaise nouvelle.

— Camille, ne m'interrompez pas quand je travaille.

— Oh, désolée, dit Camille qui ne l'était pas du tout. Sur quoi travaillez-vous ?

— Oh, vous savez. Je travaille, répondit-il méfiant. Que voulez-vous ?

— Moi ? Juste prendre votre commande pour le déjeuner.

Richard finit par observer franchement sa collègue. Elle était jeune, fraîche et embrassait la vie avec un lâcher-prise extraordinaire qu'il était à mille lieues de

comprendre. En fait, en la voyant, Richard s'émerveilla de nouveau du mystère complet qu'elle représentait à ses yeux. Il savait qu'il avait une capacité très limitée à comprendre les femmes, notamment parce qu'il avait été envoyé en pension dans un établissement scolaire pour garçons et que, avant l'âge de dix-huit ans, il n'avait jamais eu de réelle conversation avec une femme autre que sa mère ou l'infirmière de son institution. Mais Camille semblait encore plus énigmatique que la plupart de ses consœurs.

Déjà, pour commencer, elle était française. Et pour finir, elle était française. Et au milieu de tout ça, elle était française. Ce qui impliquait, dans l'esprit de Richard tout du moins, qu'elle était peu fiable et rétive aux ordres, en résumé, un électron libre doublé d'une franc-tireuse. En vérité, elle lui flanquait une trouille bleue. Sans qu'il ne l'ait jamais admis. Même à lui-même.

— Vous savez ce que je veux pour déjeuner, Camille, dit-il sur un ton impérieux pour essayer de reprendre le contrôle de la conversation. Parce que je mange la même chose tous les midis depuis que je suis arrivé sur cette île paumée.

— Mais *Maman*¹ dit qu'elle peut nous servir des patates douces pimentées et du riz à tous. Ou sinon, il lui reste du curry de chèvre de...

— Merci Camille, mais je préfère vraiment manger la même chose que d'habitude.

Camille observa son chef et, le regard brillant, sortit son carnet pour noter ostensiblement sa commande :

— Un... sandwich... à la banane.

— Merci, Camille.

Richard eut vaguement conscience d'avoir été tourné en ridicule sans comprendre tout à fait pourquoi.

Camille attrapa son sac à main et sortit de la pièce d'un pas chaloupé. Richard attendit de voir qui de Dwayne

1. En français dans le texte. (*N.d.T.*)

ou de Fidel interviendrait en premier derrière son écran d'ordinateur.

Ce fut l'agent Dwayne Myers. Mais ce n'était pas surprenant de la part du vétéran du commissariat.

À son corps défendant, Richard tolérait Dwayne, voire il l'appréciait. Dwayne avait une cinquantaine d'années mais n'en paraissait pas plus de trente, et même s'il portait des baskets non réglementaires et un collier en perles avec son uniforme, il avait toujours l'air impeccable. En fait, Richard avait toujours senti qu'ils avaient ce trait en commun, la précision vestimentaire. Et même s'il était conscient que Dwayne ne montrait que peu d'intérêt pour la rigueur, la ponctualité ou le respect de quelque ordre que ce soit, il avait un don pour dénicher des informations par des « canaux non officiels ». Sur une petite île des tropiques telle que Sainte-Marie, ils étaient nombreux.

— Sérieusement, chef, l'interpella Dwayne. Vous ne pouvez pas manger la même chose tous les midis.

— J'ai passé dix ans en pension. Vous allez voir ce que vous allez voir.

Et ce fut au tour de la tête du sergent Fidel Best d'apparaître derrière son écran, affichant une expression perplexe sur son jeune visage confiant. Richard jugeait que Fidel était un flic de qualité. Il était méticuleux, assidu, absolument infatigable et par-dessus tout, il connaissait la procédure. Son seul défaut était qu'il était si appliqué qu'il continuait parfois à creuser une question bien au-delà du raisonnable. Comme à cet instant, pensa Richard en l'entendant dire :

— Mais monsieur, ce n'est pas ennuyeux de manger la même chose tous les jours ?

— Si. Très. Mais que puis-je faire ?

— Eh bien, chef, pourquoi ne pas commander autre chose ?

— Non, je pense que je vais m'en tenir au sandwich à la banane, si vous le voulez bien. On sait à quoi s'en tenir avec un sandwich à la banane.

— Je vois, dit Dwayne, quasiment muet d'admiration devant la ténacité et la détermination de son supérieur à ne jamais déroger. On mange un sandwich à la banane.

Le téléphone du poste se mit à sonner et Richard soupira :

— Non, c'est bon, ne bougez pas, je prends l'appel.

Il rejoignit le guichet délavé par le soleil et décrocha l'antique téléphone.

« Poste de police d'Honoré, inspecteur-chef Richard Poole à l'appareil. En quoi puis-je vous aider ? »

Richard écouta son interlocuteur un instant avant de placer une main sur le combiné le temps de s'adresser à son équipe.

— Fidel, appelez Camille. Annulez le sandwich à la banane. Nous avons un meurtre.

*

* *

Rianka avait fondé La Retraite dix-huit ans plus tôt lorsqu'elle avait acheté une plantation de canne à sucre complètement délabrée pour une bouchée de pain. La maison était restée à l'abandon pendant quasiment cinquante ans, mais Rianka s'était sentie attirée par l'intérieur plus encore que par l'extérieur. L'intérieur n'était guère en meilleur état, mais elle avait surtout remarqué les belles proportions des pièces, si spacieuses, la très belle hauteur sous plafonds, même si ces derniers étaient couverts de moisissures ; l'escalier principal, qui même jonché de feuilles et quelque peu édenté, affichait toujours une certaine grandeur. Aux yeux de Rianka, cette maison était à l'image de l'île elle-même : miteuse à première vue, mais dotée d'une belle âme. Et, en moins d'un an, elle avait restauré la maison et les jardins en leur rendant leur splendeur passée. Elle y avait alors ouvert un hôtel de luxe nommé « La Plantation ».

Lorsqu'elle s'était mise en couple avec Aslan, ils avaient d'abord présenté l'hôtel comme un luxueux centre de

remise en forme à l'usage des plus fortunés, et il ne leur fallut pas longtemps pour relancer l'entreprise sous le nom de « Spa de la Plantation ».

Leur affaire prospérait d'année en année.

Puis, comme Aslan s'intéressait de plus en plus à la dimension spirituelle de l'existence, il proposa des traitements holistiques et différentes thérapies aux clients de l'hôtel. Il les administrait lui-même ou recrutait des spécialistes extérieurs pour l'occasion. Rapidement, ils organisèrent un troisième et dernier lancement pour leur établissement qu'ils baptisèrent « La Retraite ».

L'hôtel était maintenant, et depuis plusieurs années, spécifiquement conçu pour une clientèle internationale aisée qui voulait soigner son esprit tout autant que son corps. On pouvait s'inscrire à des séances de lithothérapie, de reiki, de Guérison au Soleil Levant ; ou faire du yoga, bikram ou hatha ; ou encore de la méditation, zazen ou transcendante, au choix.

À présent, les policiers remontaient l'allée de gravier, la lueur bleue des gyrophares presque invisible dans la lumière intense du soleil des Caraïbes. Ils remarquèrent l'ancienne maison de maître devenue le bâtiment principal de l'hôtel et un jardin méticuleusement entretenu s'étendant jusqu'à une plage privée. Le parc était occupé çà et là par des bâtiments incongrus à l'aspect quasi-religieux d'où entraient et sortaient des clients de l'hôtel.

Richard, Camille et Fidel sortirent du 4 × 4 et Dwayne descendit du seul autre véhicule de police de l'île, une Harley-Davidson des années cinquante, équipée sur son flanc d'un side-car des plus illégaux. Personne ne savait vraiment d'où elle venait ni comment on avait réussi à la parer du blason de la police de Sainte-Marie, mais selon la légende, et les archives semblaient le corroborer, elle était arrivée juste après Dwayne. Ce que Dwayne ne niait pas.

Dominic sortit de la maison, toujours affublé de ses tongs et de son short en jean, mais la gravité de la

situation était telle qu'il avait daigné enfiler un maillot de corps.

— Bon sang, je suis bien content de vous voir, les salua-t-il en passant une main dans ses cheveux brillants avant de secouer légèrement la tête pour remettre sa crinière en place.

— Oui, dit Richard. Et qui êtes-vous ?

— Dominic De Vere. L'homme à tout faire de La Retraite.

Dominic était anglais et Richard devina à son accent traînant qu'il venait d'un milieu aisé. En fait, il connaissait très bien ce type de personne : BCBG, pas très futé, riche, du genre à croire que tout lui est permis et par conséquent capable de se laisser porter par la vie avec tout le loisir d'explorer les méandres de la contre-culture. Aucun doute, si jamais Dominic venait un jour à manquer d'argent, il lui suffirait d'appeler un de ses anciens camarades de classe pour récupérer un travail très bien payé à la City, puis il passerait le reste de sa vie à se plaindre que « les jeunes d'aujourd'hui » ne sont que d'irresponsables paresseux.

Soyons honnêtes, Richard détesta Dominic au premier regard.

— Si vous pouviez simplement nous conduire au corps.

— Ça marche.

Richard n'avait aucune envie de poursuivre la conversation avec quelqu'un qui portait une dent de requin attachée à un lacet autour du cou : ils avancèrent donc tous en silence jusqu'à ce que Dominic s'arrête à l'angle de la maison et fronce les sourcils. Richard le regarda et lui demanda :

— Excusez-moi, y a-t-il un problème ?

C'était visiblement le cas, mais Dominic ne savait pas par où commencer.

— Allez-y, l'encouragea Camille, bien plus tolérante.

— D'accord, répondit Dominic. Eh bien, c'est juste que...

Il s'interrompit de nouveau et commença à lever les mains vers Richard.

— Mais que faites-vous ? demanda celui-ci.

— Je n'avais jamais rien vu de tel.

— Je suis officier de police, pourriez-vous arrêter de me caresser les bras ?

— C'est impossible.

Cette réponse interpella Richard qui le relança :

— Qu'est-ce qui est impossible ?

Dominic poussa un long soupir, comme s'il était sur le point d'annoncer une très mauvaise nouvelle, et se lança :

— Vous n'avez pas d'aura.

Richard observa Dominic pendant un moment.

— J'en suis conscient. L'aura n'existe pas. Maintenant, si ça ne vous dérange pas trop, j'aimerais que vous restiez exactement là où vous vous trouvez pendant que nous allons inspecter le corps.

— Mais vos collègues en ont tous une.

— Ah oui ? demanda Camille avec enthousiasme en faisant signe à son chef d'attendre.

Elle voulait entendre ce que Dominic avait à dire.

— Bien sûr, continua-t-il avec un grand sourire à son intention. La vôtre est jaune, dorée... comme les rayons du soleil. Chaude. Impétueuse. Ouverte. Sexuellement aventureuse.

Camille sembla ravie de cette analyse et Dominic soutint son regard plus longtemps que nécessaire. Richard remarqua alors qu'il n'était pas simplement bronzé, musclé et doté d'une mâchoire héroïquement carrée, mais qu'il était aussi très beau. D'une beauté un peu facile bien entendu, pensa-t-il dans un second temps.

Dominic se tourna ensuite vers Fidel et examina l'air qui l'entourait, puis dit :

— Et vous, vous êtes dans les bleus et le vert... de la bonté... de la bravoure... Bosseur. Hé, mais vous, vous êtes un bon gars.

Fidel rougit. Son « analyse » l'avait manifestement ravi, comme Camille l'avait été par la sienne.

— Ah mais ma parole ! les interrompit Richard. Merci, monsieur De Vere, mais je vois que plusieurs personnes sont rassemblées par là, dit-il en désignant l'Espace Méditation un peu plus loin, et je souhaite être très clair sur un point : mes collègues et moi-même nous rendons sur la scène du crime et vous allez rester exactement là où vous êtes.

— Et moi alors ? demanda Dwayne aussi excité qu'un jeune chiot. Elle est comment, mon aura ?

Richard soupira d'indignation alors que Dominic se tournait vers Dwayne et prenait son temps pour l'analyser. Puis, un sourire entendu se dessina sur ses lèvres :

— Vous êtes comme moi. Vous êtes polymorphe.

Dwayne sourit de toutes ses dents en entendant ce qu'il prit comme le plus beau des compliments.

— Je le savais.

Dominic revint vers Richard :

— Mais alors vous, quand je vous regarde, je vois... rien du tout, en fait.

— Tandis que moi, je vois une scène de crime là-bas, alors merci beaucoup pour votre aide. Vous, suivez-moi, mais vous, si vous essayez de vous déplacer d'un centimètre, ajouta-t-il à l'intention de Dominic, je vous fais arrêter pour entrave à la justice.

Richard s'élança sur le gazon tandis que dans son sillage, ses collègues évitaient de se regarder. Il aurait été malvenu d'arriver sur une scène de crime en pouffant.

En effet, il n'y avait pas de quoi rire devant l'Espace Méditation, où ils trouvèrent six Anglais en état de choc. Cinq d'entre eux portaient des tuniques en coton blanc plus ou moins maculées de sang en train de sécher. La sixième, Rianka, était assise par terre un peu plus loin. Elle portait une longue jupe de style indien, ornée de petits miroirs à l'ourlet, une blouse légère et des sandales de cuir.

— Très bien, je suis l'inspecteur-chef Richard Poole. Voici le sergent Camille Bordey. L'un de vous pourrait-il m'indiquer ce qu'il s'est passé ?

— C'est simple, annonça un quinquagénaire très bronzé, qui avait un gros accent du Yorkshire et une épaisse chaîne en or, dépassant à peine de sa chemise.

Richard eut aussi le temps de remarquer une imposante montre en or à son poignet. À l'évidence, l'homme était très riche. Il reprit :

— Moi, c'est Ben Jenkins. Et pour votre information, cette femme, là, elle dit qu'elle s'appelle Julia Higgins. Et elle vient de tout avouer. Elle a tué Aslan Kennedy.

Richard vit que Ben désignait une jeune femme vêtue d'un peignoir blanc maculé de sang. Elle se tenait debout, à l'écart des autres. La petite vingtaine, elle avait de longs cheveux blonds relevés en queue de cheval et observait Richard avec des yeux de biche effarouchée, apparemment tout aussi consternée par cette accusation que les autres. Mais elle ne niait pas non plus, remarqua Richard.

D'un rapide mouvement de tête, il indiqua à Dwayne de la surveiller au plus près pour qu'elle n'essaie pas de s'enfuir. Tandis que le policier se mettait en mouvement, il se retourna vers Ben pour lui demander :

— Et où est le corps ?

— Là-dedans, répondit-il en désignant l'Espace Méditation.

Richard s'adressa alors au groupe :

— Pourriez-vous tous attendre ici, s'il vous plaît ? Le sergent et moi n'en avons que pour quelques minutes. Camille ?

Richard se dirigea vers l'Espace Méditation, Camille le suivit, mais il stoppa soudain à l'entrée du bâtiment.

— Un instant, dit-il en levant la main pour indiquer à Camille de s'arrêter.

Car en s'approchant il venait de remarquer que les murs de la structure étaient en papier.

— Que faites-vous ? demanda Camille.

Richard l'ignora le temps d'inspecter la porte. Il vit qu'elle n'avait pas de poignée à l'extérieur mais seulement un verrou à l'intérieur.

Sans trou de serrure à l'extérieur, il semblait que la porte ne pouvait se verrouiller et se déverrouiller que depuis l'intérieur. Richard enregistra cette information pour l'analyser plus tard.

En entrant dans la pièce, l'inspecteur comprit immédiatement pourquoi les murs et le toit étaient en papier translucide : chaque centimètre carré de surface était baigné par la lumière du soleil. Et non seulement l'intérieur de la pièce était plus lumineux que l'extérieur, mais il y faisait également beaucoup plus chaud. Tellement symptomatique, maugréa Richard en son for intérieur.

Camille rejoignit son patron et le regarda s'agiter dans son costume.

— Il fait chaud, n'est-ce pas ? demanda-t-elle avec obligeance.

Richard décida de ne pas lui répondre et, plissant les yeux pour atténuer la luminosité, il découvrit au milieu de la pièce le corps d'un homme recouvert de sang poisseux. Ses cheveux, sa barbe et sa tunique blanche étaient imbibés de sang. Et à côté du corps, sur le sol, se trouvait un couteau lui aussi ensanglanté.

Richard jeta un coup d'œil circulaire à la pièce, mais il n'y avait pas grand-chose d'autre à voir. Le sol était un parquet ciré en bois massif ; six tapis de prière en tissus étaient placés autour d'un plateau sur lequel était posé un service à thé. Six paires de masques oculaires en tissu et six casques sans fil étaient également disposés à côté, mais mis à part ces quelques objets, la pièce était vide. Pas de meubles : ni armoire, ni table, ni chaise, ni statue, ni aucune autre décoration derrière laquelle se cacher ou dissimuler l'arme du crime.

De fait, cette pièce était complètement nue.

Richard se pencha et ramassa l'un des casques sans fil. Il le posa sur ses oreilles et fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Camille.

— Je n'en sais rien, répondit Richard, incapable d'identifier la nature des sons qu'il entendait.

Comme un étrange cri de lamentation.

Il écouta encore un peu, mais à ce qu'il pouvait en juger, seul ce même gémissement se répétait. Puis, son cœur s'emplit d'un soudain effroi lorsqu'il comprit ce que c'était.

— C'est un chant de baleines, annonça-t-il en frissonnant.

Il retira immédiatement le casque et le reposa par terre avant de rejoindre Camille au centre de la pièce pour inspecter la victime.

Une fois accroupi, Richard constata que l'arme du crime posée à côté du corps n'était autre qu'une sorte de grand couteau de cuisine. Terriblement dangereux. Contrairement à la lame, la poignée semblait propre.

— Il va falloir mettre ça sous scellés et relever les empreintes, dit-il.

Camille inspectait le corps.

— Il n'y a pas de trace de lutte... pas de fibres ou de peau sous les ongles de la victime... et aucune coupure sur les mains, les poignets ou les bras. On dirait qu'il n'a pas cherché à se défendre.

Richard regarda le plateau posé par terre, juste à côté de la flaque de sang qui grandissait près du corps. La théière était ornée de motifs végétaux – des saules – et six tasses de porcelaine anglaises étaient posées à l'envers sur le sol. Il y avait une tasse devant chaque tapis de prière. Richard essaya de comprendre ce qu'il s'était passé.

S'il se fiait aux tasses et aux tapis, il y avait eu six personnes dans cette pièce. Ils s'étaient tous assis sur les tapis autour du plateau. Puis, ils avaient bu une tasse de thé et une fois vidée, l'avaient retournée sur le sol devant eux pour montrer qu'ils avaient fini.

Mais que venaient faire les masques et les casques dans cette affaire ? Et comment la victime avait-elle été tuée ?

Camille inspecta les blessures dans son dos.

— On dirait qu'il y a cinq lésions principales dans le cou, le dos et à l'épaule, annonça-t-elle. Deux d'entre elles sont situées à la droite du cou et les trois autres

sur la droite de son épaule et de son dos. Je dirais que l'agresseur se tenait derrière la victime, et qu'il était certainement droitier.

Richard vint se placer à côté d'elle et comprit où elle voulait en venir. Le motif formé par les blessures suggérait que la victime n'avait pu être tuée que par une personne placée derrière elle, qui l'avait frappée au cou et au dos en tenant un couteau de la main droite.

Il se força à regarder le visage d'Aslan, baignant dans une mare de sang. Qui était cet homme ? Qu'avait-il fait pour mériter une mort si violente ?

Richard soupira. C'était son boulot. Il devait commencer par la fin de l'histoire : le corps, le meurtre. Et ensuite, il devait trouver les indices qui lui permettraient de remonter le temps jusqu'à prouver, de manière irréfutable, qui se trouvait au-dessus du corps quand la victime avait été tuée, qui avait brandi ce couteau.

Il faisait toujours une promesse silencieuse aux victimes de meurtre, comme en ce moment même : il arrêterait l'assassin. Quoi qu'il en coûte. Il ne connaîtrait pas de repos jusqu'à ce que le meurtrier soit derrière les barreaux.

Un éclat lumineux attira son regard dans un coin opposé de la pièce. Il se tourna pour voir ce que c'était, mais le flash avait disparu aussi rapidement qu'il était apparu. Aussi bougea-t-il légèrement la tête. Toujours rien. Il reprit sa position initiale. Et il le vit de nouveau.

Il y avait sur le parquet un objet brillant qu'il n'avait pas remarqué auparavant.

— Que faites-vous ? demanda Camille en voyant Richard se mettre à quatre pattes à l'autre bout de la pièce pour inspecter le sol.

— Qu'est-ce que ça fait là, ça ?

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Camille en rejoignant son chef.

Richard se trouva nez à nez avec une punaise. Elle était juste posée là, toute seule sur le parquet.

— C'est une punaise.

— En quoi est-ce important ?

— Vous n'avez pas vu tous les témoins, dehors ?

— Bien sûr que si. Qu'est-ce qu'ils ont ?

Richard se tourna vers sa partenaire, tel le magicien sur le point de révéler le secret d'un tour particulièrement bluffant :

— Parce que, je suis sûr que vous l'avez remarqué, Camille, la plupart d'entre eux sont pieds nus.

Camille parut particulièrement peu impressionnée.

— Et alors ?

— Alors qui laisserait une punaise comme celle-ci pointe en l'air dans une pièce où les gens sont pieds nus ?

Camille laissa passer un instant avant de répondre.

— Et c'est tout ?

— Comment ça « et c'est tout » ? lança Richard, irrité.

— Votre grande révélation, c'est qu'il y a une punaise par terre sur la scène du crime ?

— Non, Camille, ce n'est pas ce que j'ai dit.

— Mais si. Je viens de vous l'entendre dire.

— Non. Vous m'avez entendu dire qu'il y avait une punaise *pointe en l'air* sur le parquet. Et c'est ça qui est intéressant. Par exemple, dit-il en se levant pour désigner les poteaux et les poutres grossièrement taillés qui formaient la structure interne de ce pavillon de papier, si j'avais trouvé une punaise sur l'un de ces montants, ce serait moins intéressant. Ça voudrait juste dire que quelqu'un avait attaché quelque chose dessus. Mais ici ? relança Richard en montrant l'innocente punaise sur le parquet ciré. Comment est-elle arrivée là ? Qui l'y a laissée ?

— Vous avez raison, dit Camille sur un ton pince-sans-rire. Nous avons de ce côté-ci un cadavre dont le corps est criblé de blessures à l'arme blanche, alors concentrons-nous sur un petit bout de métal trouvé par terre à l'autre bout de la pièce. En fait, je pense que vous avez raison ! Et si ce couteau de cuisine trouvé près du corps était une ruse et que l'assassin s'était servi de cette petite punaise pour poignarder la victime ?

Richard décida de ne pas relever. Il ressortit du pavillon sans un mot et attrapa son mouchoir pour s'éponger le front. Indéniablement, se dit-il, sa vie à Sainte-Marie était gâchée par ce satané soleil. Le col de sa chemise lui irritait le cou ; la laine noire de son pantalon de costume était trop chaude et lui collait aux cuisses ; sa veste pesait sur ses épaules, son dos souffrait de la chaleur torride. Porter un costume dans les Caraïbes, c'était comme vivre dans une foutue presse à pantalons. Mais que pouvait-il y faire ? Il devait porter un costume en laine. Il avait le grade d'inspecteur-chef. Et les inspecteurs-chefs portaient des costumes en laine de couleur sombre. Un point c'est tout.

Il vit que l'ambulance était garée près du bâtiment principal et que les secouristes sortaient une civière.

— Très bien, Camille, dit-il. Pendant que je parle à notre meurtrière présumée, je voudrais que vous vous chargiez des autres témoins. Et demandez aux ambulanciers de leur prélever des échantillons de sang et d'urine.

— Vous pensez que le thé qu'ils ont bu était peut-être empoisonné ?

— Je ne sais pas, mais c'était une attaque relativement sauvage et j'aimerais savoir si l'un d'eux était drogué, d'une manière ou d'une autre.

Richard se tourna ensuite vers le plus jeune membre de la brigade et lui dit :

— Fidel, occupez-vous de la scène de crime, et assurez-vous de mettre sous scellés la punaise pointée en l'air qui se trouve par terre près du mur de l'autre côté du pavillon.

Fidel regarda son chef et lui demanda :

— Vous voulez que je ramasse une punaise pour la mettre en sachet, chef ?

— Oui.

— Une punaise au sol près du mur opposé ?

— C'est exact, confirma Richard.

Avant que Fidel ne puisse demander pourquoi son chef voulait qu'on mette une punaise dans un sachet plastique

pour la faire analyser, Richard lui tourna le dos et se dirigea vers Julia qui était toujours sous la surveillance de Dwayne.

En approchant, il prit dans sa poche intérieure un petit carnet de notes et un critérium argenté. Il sortit la pointe d'un clic et se présenta :

— Bonjour. Je suis l'inspecteur-chef Richard Poole. Je mène l'enquête sur le meurtre de l'homme que nous venons de trouver dans le bâtiment juste là.

Il désigna le pavillon de thé et Julia hocha doucement la tête. Elle avait compris. Richard regarda Dwayne qui haussa les épaules, comme pour lui indiquer qu'il avait raison. Ce témoin était effectivement lent d'esprit.

Richard était au summum de sa gentillesse et de sa diplomatie lorsqu'il interrogea cette femme pour savoir qui elle était et ce qu'il s'était passé. En réalité, il n'avait rien de « gentil » ni de « diplomate », et en guise de conception de ces notions, il se limitait généralement à marquer des pauses un peu plus longues entre ses questions. Mais il se trouva malgré tout plus clément devant la beauté naturelle de Julia. Elle faisait ressortir son côté paternel. Ou du moins c'est ce qu'il pensa. En l'écoutant parler, il ne put s'empêcher de remarquer l'éclat de ses yeux bleus, le hâle de sa peau dorée et la blondeur de ses cheveux qui semblaient capturer les rayons du soleil caribéen comme autant de fils d'or.

Il s'avéra que la jeune femme s'appelait bien Julia Higgins. Elle avait vingt-trois ans et venait de décrocher son diplôme à l'université de Bournemouth où elle avait étudié les médecines douces. Elle avait ensuite travaillé et voyagé, mais au début de l'année, elle était venue en vacances à La Retraite. Elle avait tellement apprécié son séjour et s'était si bien entendue avec les propriétaires, Rianka et Aslan, qu'elle avait demandé à rester.

Julia fut très surprise de les voir accepter, mais apparemment, elle n'aurait pas pu mieux tomber. Rianka et Aslan cherchaient justement quelqu'un pour les aider

du côté administratif depuis quelque temps ; aussi offrirent-ils à Julia le gîte, le couvert et un petit salaire, mais surtout un accès gratuit à l'ensemble des traitements et thérapies proposés par le centre. En échange, elle devait effectuer quelques heures de secrétariat par jour. Ce système arrangeait tout le monde et Julia avait la joie de travailler pour La Retraite depuis six mois.

Tandis qu'elle racontait son histoire, Richard essayait de comprendre ce qu'il trouvait de bizarre en elle. La réponse lui apparut au bout de quelques minutes. Julia était visiblement encore sous le choc de son geste, bien entendu, comme anesthésiée, mais elle se comportait aussi comme si elle partageait l'envie de Richard d'identifier l'assassin. Ce qui était étrange, puisque apparemment, l'assassin, c'était elle.

Comme il ne pouvait repousser cette question plus longtemps, il demanda :

— Alors dites-moi, avez-vous tué l'homme que nous avons trouvé là-dedans ?

Julia cligna des yeux pour chasser ses larmes et plongea son regard dans celui de Richard avant de lui répondre :

— Il s'appelle Aslan Kennedy. Et je crois bien que oui.

— Vous *croyez* ?

Elle déglutit. Puis décida que Richard avait peut-être raison de vouloir éclaircir ce point.

— Je le sais.

— Vous le *savez* ?

Julia hocha lentement la tête, les sourcils froncés.

— Alors pouvez-vous me dire ce qu'il s'est passé ?

— C'est ça que je ne comprends pas. Je ne sais pas.

— Vous ne savez pas comment vous l'avez tué ?

Richard échangea un regard rapide avec Dwayne. Qu'était-ce donc que cela ?

Julia expliqua qu'elle avait vraiment hâte de participer au rituel de Guérison au Soleil Levant car c'était la seule activité qu'Aslan avait encore le temps de donner lui-même. Elle poursuivit :

— Nous nous sommes tous rendus dans l'Espace Méditation.

— L'Espace Méditation ? demanda Richard.

Julia désigna le pavillon japonais avant d'expliquer :

— C'est comme ça qu'Aslan et Rianka appellent ce bâtiment.

— Et qui est entré avec vous ?

Julia réfléchit un instant avant de reprendre :

— Eh bien, Aslan... et quatre autres clients de l'hôtel. Ils s'appellent Saskia, Paul, Ann et Ben.

— Il n'y avait donc que six personnes en tout et pour tout là-dedans ?

— C'est ça, affirma Julia. Nous cinq et Aslan, lorsqu'il nous a enfermés à l'intérieur.

Richard croisa le regard de Dwayne. Tous deux pensèrent la même chose.

— Excusez-moi, intervint Richard. Il vous a enfermés ?

— Oui, c'est ça, dit Julia, perplexe. C'est un de ces verrous dont le loquet se ferme tout seul et Aslan l'a bouclé avant qu'on ne s'asseye. Il ne voulait pas qu'on soit dérangés.

— Je vois, commenta Richard en prenant des notes dans son carnet. Et ensuite, que s'est-il passé ?

— Eh bien, continua Julia, nous nous sommes tous assis sur nos tapis de prière et nous avons partagé une tasse de thé. C'est une façon de se détendre avant le début de la séance. Ensuite, nous avons enfilé notre masque et mis notre casque sur les oreilles avant de nous allonger sur les tapis. Mais généralement Aslan reste assis en tailleur. Il est bien meilleur que nous pour atteindre un état autogène.

— Je vois, dit Richard qui ne voyait rien du tout. Qu'est-ce qu'un état autogène ?

— C'est un état de parfaite relaxation et c'est ce qui est au cœur du rituel de Guérison au Soleil Levant. Vous vous allongez avec un casque sur les oreilles et un masque sur les yeux. L'idée, c'est de laisser votre esprit vagabonder en vous laissant submerger par les sons de la nature et les rayons du soleil. C'est comme se brancher

directement sur un chargeur. Vous vous réveillez une demi-heure plus tard, plein d'énergie. Mais lorsque j'ai repris conscience, je me suis retrouvée au-dessus du corps d'Aslan, un couteau à la main... Je l'ai tué.

À ces mots, Julia leva sa main ensanglantée et la regarda comme si elle ne comprenait pas comment elle était reliée à son corps.

Richard remarqua qu'elle avait levé sa main gauche. Sur un ton anodin, il lui demanda :

— Dites-moi, vous êtes gauchère ?

— Oui, tout à fait, affirma Julia, déconcertée par la question. Pourquoi ?

— Pour rien, répondit Richard en souriant d'un air neutre.

— C'était comme une expérience extracorporelle. Je pouvais me voir avec ce couteau... mais en toute honnêteté, je ne me souviens pas vraiment du moment où j'ai frappé. Vous voyez... J'étais juste là, le couteau à la main. Et ce pauvre homme était à mes pieds... il ne bougeait plus... !

Bouleversée, elle se mit à pleurer. Richard adressa un regard paniqué à Dwayne. Que devait-il faire maintenant ?

Dwayne entra en action.

— Mademoiselle, on n'a pas besoin de faire ça maintenant. Nous pouvons vous ramener, vous appeler un avocat. Nous pourrions prendre votre déposition plus tard.

Julia se tourna vers Dwayne et le regarda avec gratitude avant d'essuyer les larmes qui roulaient sur ses joues. Elle réfléchit un instant et reprit la parole :

— Non. Vous devez savoir ce qu'il s'est passé. Je dois bien ça à Aslan.

Richard était pour le moins déconcerté. Depuis quand les assassins passés d'eux-mêmes aux aveux devaient-ils quoi que ce soit à la personne dont ils venaient d'occasionner la mort ? Dwayne croisa le regard de son chef et haussa les épaules comme pour l'encourager à continuer.

— OK, reprit alors Richard. Mais ne vous inquiétez pas. Encore quelques questions et nous en aurons terminé.